as dû entendre bien souvent, avant aujourd'hui, murmurer autour de toi quelque chose de ce genre. Il vaut autant que tu saches toute la vérité. Je fus transporté pour la vie, Marguerite, et pendant treize ans je supportai les fatigues réservées aux malheureux et coupables esclaves de l'île de Norfolk (c'était, à l'époque, l'endroit où mes pareils étaient envoyés de Préférence): et au bout de ce temps, ma conduite ayant satisfait mes gardiens, le gouverneur me fit com-Paraître devant lui, me donna un congé et me renvoya en me disant que j'étais libre. Libre, avait-il dit ; mais le monde me parla bientot autrement. J'étais un forçat, un gibier de galères et je n'avais plus le droit de lever la tête parmi les honnêtes gens. Je ne pus endurer cela, ma fille. Peut-être un homme meilleur eût-il persévéré en dépit de tout et fini par imposer silence aux préjugés du monde. Mais moi je ne pus pas. Je succombai à l'épreuve et je m'abaissai de plus en plus. Toutes les disgrâces qui m'ont accablé, tous les malheurs que j'ai supportés, tous les crimes que j'ai commis, je les impute au même homme."

Marguerite Wentworth s'était relevée. Elle se tenait maintenant devant son père, pâle, sans respirer, les lèvres entr'ouvertes et le sein agité.

"Dites-moi son nom, père, murmura-t-elle; ditesmoi le nom de cet homme.

-Pourquoi veux-tu savoir son nom?

-Peu importe pourquoi, père ; dites-le-moi ! ditesle moi

Elle frappa du pied tant son émotion était violente.

"Dites-moi son nom, père, répéta-t-elle avec impatience.

-Son nom est Henri Dunbar, répondit James Wentworth. Il est le fils d'un riche banquier. Au mois de mars dernier, j'ai vu dans les journaux l'annonce de la mort de son père. Son oncle mourut il y dix ans et il héritera de la fortune du père et de l'oncle. Le monde lui a souri. Il n'a jamais souffert, lui, de ce faux pas dans la vie qui causa ma ruine. Il va revenir de l'Inde maintenant, je pense, et il verra le monde à ses pieds. Il sera riche à millions, j'imagine; malédiction sur lui! Si mes souhaits sont exaucés, chacune des guinées qu'il possède se changera en scorpion pour le piquer et le torturer.

Henri Dunbar! murmura Marguerite en ellemême; Henri Dunbar! Je me souviendrai de ce nom ;

VI.-LA RENCONTRE A LA GARE

Quand les aiguilles de la petite pendule hollandaise que Marguerite avait dans sa chambre marquerent trois heures moins cinq, James Wentworth se leva de sa chaise et prit son chapeau sur une table à côté.

"Allez-vous sortir, père ? demanda la jeune fille. Oui, je vais à Londres. Cela ne vaut rien pour moi de rester trop lontemps assis sans rien faire. Les mauvaises pensées viennent et assez vite en tout temps, mais elles viennent bien plus vite quand on n'a qu'à tourner ses pouces. Ne prends pas cet air effrayé, ma fille : je ne vais faire aucun mal. Je sors pour flåner, et peut-être que la chance me favorisera en me faisant gagner quelques shillings à l'aide de n'importe quel travail qui s'offrira à moi.

Je préférerais vous voir rester ici, chère père, dit gentiment Marguerite.

-Sans doute, mon enfant; mais je te dis que je ne puis pas. Je ne tiens pas en place cette aprèsmidi. J'ai parlé de choses qui échauffent toujours mon cerveau. Ma sortie n'amènera aucun mal, ma fille, je te le promets. Ce qui peut arriver de pire, c'est que j'aille m'asseoir dans une taverne, y boire un verre de gin à l'eau et lire les journaux. Il n'y a rien de bien criminel en cela, Margot?

Non, mon père, et je voudrais que vous vous amusiez toujours; mais vous rentrerez bientôt, hein ?

—Qu'entends-tu par bientôt, ma fille?

-Avant dix heures. Mon ouvrage sera fini vers ce moment et je vous préparerai un joli petit souper.

Alors, c'est convenu, je serai de retour ce soir avant dix heures. Je t'en donne ma parole."

deux joues, prit sa canne dans un coin et sortit,

Sa fille le suivit de l'œil par la fenêtre ouverte, pendant qu'il remontait l'étroite ruelle parmi des groupes d'enfants réunis çà et là au milieu du chemin pou-

" Que Dieu ait pitié de lui et l'éloigne de tout mal," murmura Marguerite Wentworth joignant les mains et regardant toujours son pere qui disparaissait.

James Wentworth fit sonner l'argent qu'il avait dans la poche de son gilet en se dirigeant vers la gare. Il n'avait pas grand'chose: quelque six pence et demipence, juste assez pour payer un billet de troisième classe, aller et retour, et son verre de gin à l'eau dans une taverne de Londres.

Il arriva à la station trois minutes avant le départ du train et prit son billet.

A trois heures et demie il était à Londres.

Mais comme il n'avait aucun but, pas d'amis à visila gare.

Il détestait la solitude et le calme, et, dans cette gare encombrée de monde, il y avait du bruit, de l'animation, de la variété en tout genre et on ne payait pas pour voir.

Il se promena de long en large sur la plate-forme, regardant les facteurs affairés et les voyageurs pressés qui couraient en tous sens

Il s'appuya ensuite contre le montant d'une porte, et regarda les cabs qui arrivaient à la gare les uns après les autres et déchargeant ce qu'ils amenaient.

Il avait assisté à l'arrivée d'un grand nombre de voyageurs lorsque son attention fut tout à coup attirée par un vieillard pâle, maigre, à vue basse, ayant l'air faible mais actif qui descendit d'un cab et donna à un facteur son petit portemanteau en cuir noir.

Cet homme était Sampson Wilmot, le vieux commis de confiance de la maison Dunbar, Dunbar et Balderby. James Wentworth suivit le vieillard et le facteur.

" Qui sait si c'est lui, se dit-il tout bas, il y de la ressemblance, mais après un si grand nombre d'années je ne crois pas que je pourrais le reconnaître. Et pourtant cet homme me le rappelle. Je vais en tout cas ne pas perdre de vue le vieillard. "

Sampson Wilmot était arrivé à la gare environ dix minutes avant le départ du train. Il fit quelques questions à un facteur et lui confia son portemanteau pendant qu'il allait prendre son billet.

James Wentworth le suivit et parvint à examiner le portemanteau.

Il y avait une carte collée sur le couvercle et sur cette carte se trouvait une adresse écrite en caractères sentant l'homme d'affaires : M. Sampson Wilmot, royageur pour Southampton.

James Wentworth fit entendre un sifflement pro-

"Je me le disais bien, murmura-t-il, il me semblait que je ne me trompais pas."

Il entra dans le bureau où l'on délivrait les billets. Le commis se trouvait parmi la foule attendant son tour pour passer au guichet.

James Wentworth s'approcha de lui et le toucha légèrement à l'épaule.

Sampson Wilmot se retourna et le regarda bien en

Rien dans son regard n'annonça qu'il eût reconnu le personnage qui l'arrêtait.

" Me voulez-vous quelque chose, monsieur, demanda-t-il avec quelque méfiance en voyant la tenue râpée du réprouvé.

-Oui, M. Wilmot, je veux vous parler. Vous viendrez dans la salle d'attente avec moi quand vous aurez pris votre billet."

Le commis fut stupéfait. Le ton de cet étranger mal mis était presque celui du commandement.

" Je ne sais trop si je dois me conformer à vos désirs, mon bon monsieur, balbutia Sampson, je ne vous ai jamais vu avant aujourd'hui, et à moins que vous ne soyez un facteur de la banque envoyé après moi je crois que vous faites erreur. Je ne vous connais pas. Vous êtes un étranger pour moi.

-Je ne suis ni un étranger pour vous, ni un fac-

Il tendit la main à Marguerite, l'embrassa sur les teur, répondit l'autre. Vous avez votre billet, cela suffit, maintenant vous pouvez venir avec moi.'

Il entra dans une salle d'attente communiquant avec le bureau par une porte vitrée. La salle était vide car le train allait partir dans cinq minutes et les voyageurs avaient couru prendre place dans les wagons.

James Wentworth ôta son chapeau et écarta les cheveux gris qui couvraient son front.

" Mettez vos lunettes, Sampson Wilmot, dit-il, regardez moi bien et vous me direz ensuite si je suis un étranger pour vous."

Le vieux commis obéit en tremblant de crainte et d'agitation. Il eut de la peine à ajuster ses lunettes.

Il regarda la figure du réprouvé pendant quelques instants et ne dit rien.

Mais sa respiration devint plus rapide et sa figure plus pâle.

"Oui, reprit James Wentworth, dévisagez-moi ter et d'argent à dépenser, il ne se pressa pas de quitter bien et ne me reconnaissez pas si vous pouvez. Ce sera de la prudence de ne pas me reconnaître, je ne fais honneur à personne, et encore moins à un vieux et respectacle commis comme vous.

Joseph! Joseph! s'écria le vieux commis, est-ce vous? êtes-vous réellement mon malheureux frère? Je vous croyais mort, Joseph... mort depuis longtemps.

Et vous ne demandiez sans doute pas mieux, répondit l'autre amèrement.

-Non, Joseph, non s'écria Sampson Wilmot, Dieu sait que je ne vous ai jamais souhaité du mal. J'ai toujours plaint votre infortune et je vous ai excusé même quand vous étiez le plus coupable.

-C'est drôle, murmura Joseph avec dédain, c'est très-drôle. Si vous m'aimiez tant que cela, comment se fait-il que vous soyez resté dans la maison Dunbar, Dunbar? Avec un semblant d'affection pour moi, vous n'auriez jamais pu vous résoudre à manger le pain de ces gens-la ".

Sampson Wilmot secoua tristement la tête.

·· Ne soyez pas trop dur envers moi, Joseph, dit-il d'un ton de doux reproche, si je n'étais pas resté à la banque norre mère serait peut être morte de faim ".

Le réprouvé ne souffla mot mais il détourna la tête et soupira.

La cloche annonçant le départ du train se fit entendre.

" Il faut que je parte, s'écria Sampson, donnez-moi votre adresse, Joseph, et je vous écrirai.

-Oh, je n'en doute pas, répondit son frère d'un ton narquois, mais je ne me laisse pas prendre au piège. Je vous ai retrouvé, mon riche et respectable frère, et je m'attache à vous. Où allez-vous.

-A Southampton.

-Que faire ?

-Attendre l'arrivée d'Henri Dunbar."

La figure de Joseph Wilmot devint livide de rage. Le changement qui s'opéra en lui fut tellement soudain et terrible à voir que le vieux commis recula comme s'il avait vu un revenant.

" Vous allez à sa rencontre, dit Joseph d'une voix rauque, il est donc en Angleterre?

-Non, mais il doit arriver prochainement. Pourquoi cette figure colère, Joseph?

-Pourquoi cette figure colère? répéta le cadet, êtes-vous donc devenu tellement machine, automate parlant, instrument en chair et en os des hommes que vous servez, que tout sentiment humain soit éteint en vous ? Bah ! comment des gens de votre espèce comprendraient ils ce que j'éprouve? Entendez vous, la cloche sonne, je vais avec vous."

Le train était sur le point de partir, les deux hommes coururent à la plate-forme.

- "Non! non! s'écria Sampson Wilmot en voyant son frère entrer après lui dans le wagon, non! non! Joseph, ne venez pas avec moi, ne venez pas avec
- __J'irai avec vous !

-Mais vous n'avez pas de billet.

-Je puis en prendre un, ou plutôt vous pouvez m'en prendre un, car je n'ai pas d'argent, à la première station que nous rencontrerons."

lls étaient assis dans un compartiment de deuxième